



Le Dé-placement, notion charnière

Laurent Carceles

Enseignant à Aubervilliers

Mais ces personnes [qui pensent que les enfants ne sont pas capables d'apprendre plusieurs choses en même temps] ne réfléchissent pas assez sur la puissance de l'esprit humain, dont la nature est si active et si prompte, qui a tellement la faculté de partager, pour ainsi dire, ses regards de tous côtés, qu'il ne sait pas même se réduire à ne faire qu'une chose, et peut, au contraire, s'appliquer à plusieurs, non seulement dans le même jour, mais dans le même moment.

Quintilien, *De institutione oratoria* [L'institution oratoire], Livre premier, Chapitre XII : Les enfants sont-ils capables d'apprendre plusieurs choses en même temps ? (Vers 90 après Jésus-Christ).

« Non, je ne veux pas aller mieux. A quoi ça sert d'aller mieux ? »¹

L'air du temps et de la vie quotidienne, celui dans lequel nous sommes immergés, dans lequel nous sommes embarqués —on a même l'impression d'en être submergé parfois— traîne en ce moment une petite chanson populaire interprétée par une jeune fille apparue à une émission de télé-crochet. Inattendu.

Surprise : une petite ritournelle de rien du tout, perdue parmi tant d'autres et sans prétentions, arrive à dire en peu de mots un peu de cet air du temps avec beaucoup de précision. Quelque chose de l'être humain et... de ce qui se joue dans le séminaire Autographie – Projet(s) de vie : nous ne voulons pas nous déplacer ; ou plus précisément *nous ne voulons pas seulement nous dé-placer*.

Mais parlons tout d'abord d'une personne qui a vécu le séminaire : le jeune S.K.

De « la chatte de ma mère » à « faire son propre chemin »

26 mars 2009 : grande première pour ma part, comme pour les élèves de la 3^{ème} D dont je suis l'enseignant de français, nous allons vivre le séminaire Autographie – Projet(s) de vie en compagnie de Françoise Bernard. Mais, ce coup-ci, je ne suis pas assis (protégé ?) au milieu de ceux qui vont vivre le séminaire. Je suis l'un des deux qui vont le *faire vivre*, une des Arianes.

Première activité, après une brève présentation orale et le rappel des règles cadres qui autorisent (Dire « je », Ecouter l'autre, Faire confiance, Accepter la surprise), il est demandé aux élèves, parmi d'autres questions, de dire d'où ils viennent. Question volontairement vague pour permettre le glissement de toutes les subjectivités en elles et le plus de retours possible. Les réponses partent de la droite du cercle en face de nous et avancent, élève après élève. Quand nous arrivons dans les alentours de S.K., il est assis à côté de M.C. et d'A.L. Ces derniers devaient être exclus ce jour-là, suite à un problème majeur de comportement. J'avais intercedé

.../...

¹ « Non, non, non, non (Ecouter Barbara) », *Camélia Jordana*, *Jive* (2010).

.../...



après de leur Conseiller Principal d'Education (CPE) pour qu'ils soient présents et que leurs jours d'exclusion soient reportés. Le CPE avait accepté. C'est au tour d'A.L., et il répond qu'il vient « de sa mère ». Il pouffe de rire. Nous rions avec lui. Mais nous comprenons juste après que nous ne rions sans doute pas tout à fait de la même chose² : le tour de M.C. suit, et il annonce fièrement, chaise basculée, qu'il vient « du vagin de [s]a mère ». Eclat de rire généralisé dans la classe. Nous confirmons (était-ce nécessaire ?) et nous passons à S.K. Ce dernier avait écrit, nous l'apprîmes plus tard, autre chose sur la petite feuille qui était devant lui. Mais la surenchère aidant, il nous lança que, lui, il venait « de la chatte de [s]a mère ». Explosion hilare, tandis qu'il affiche un masque étonné de la réaction des autres : « Bin, quoi ? C'est vrai, non ? ». Le cadre était effectivement planté. Nous avons, plus vite que prévu, atteint les tréfonds de l'inconscient.

S.K. était un élève très agité en cours. Peu attentif, il pouvait, d'un coup, tant s'ennuyer, qu'il s'amusait, par exemple, à mimer une personne en train de fusiller des gens. Durant l'année, nous avons étudié un roman satirique de Donald Westlake, *Le Couperet*, où Burke Devore, quinquagénaire licencié, raconte comment il tue ses concurrents pour être certain d'obtenir le poste qu'il convoite. Fortement intéressé par le personnage (ce qui ne l'empêchait pas, parfois, de ne plus suivre du tout le cours), S.K. avait été marqué par une phrase de Westlake qui écrit, lorsque son personnage est en face d'un représentant de la police venu pour enquêter sur les meurtres : « C'est ce que nous sommes tous les uns pour les autres, une surface plate où l'on peut voir de l'agitation, mais des profondeurs insondables. »³.

Lorsque nous avons travaillé durant cette première demi-journée avec S.K., il était très rétif et nous demandait sans cesse ce qui allait se passer, et surtout, répétait, à chaque question posée, si nous étions de la police, si nous n'étions pas des « psys » (avec une visible aversion pour cette engeance), à quoi allait NOUS servir les réponses que les élèves faisaient. A ce titre, S.K. n'était pas si original dans la classe. Il exprimait souvent ce que d'autres disaient plus bas. Et quand nous parlâmes de rêves et de projets, certains élèves clamèrent qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre. Et lorsque nous concluâmes sur le fait que nous essaierions d'identifier ce qui nous fait peur, ils rétorquèrent qu'ils n'ont « pas peur ». S.K. disparaîtra ensuite du groupe, car il sera exclu l'après-midi même du collège pour quelques jours, ce coup-ci sans sursis, suite à une altercation avec son CPE qui lui demandait de sortir du hall d'accueil pour se rendre dans la cour de récréation. Enervé par les rappels successifs du CPE, S.K. s'est retourné et l'a attrapé par le col. Il ne réapparaîtra que lors de la troisième journée. Il n'a donc pas vécu le reste des deux premières journées avec les autres.

C'est ainsi qu'à bon droit, S.K., aux questions qui inaugureront la troisième journée du séminaire, le 15 mai 2009, put répondre que son moment préféré du séminaire aurait peut-être lieu ce jour. En effet, il n'avait rien vécu de plus que ce qui s'était passé lors de la première matinée. En position d'attente, tout de même, il se

.../...

² Mais les personnes qui rient ensemble rient-elles jamais pour la même raison en même temps ?

³ Donald Westlake, *Le Couperet* [*The Ax*], Etonnants classiques, Garnier Flammarion (2007). Edition originale 1997. Traduction de l'américain par Mona de Pracontal. Chapitre 29, page 218. Une adaptation de ce roman a été réalisée par Costa-Gavras en 2005, avec José Garcia dans le rôle principal.



.../...

lança dans les activités proposées. Il apprécia beaucoup la mise en scène des violons d'Ingres : chaque groupe devait, à partir des passions des membres qui le constituait, créer un tableau ou un mime qui permettait de deviner quelles étaient leurs activités préférées.

Durant cette journée, il put faire comprendre à Françoise Bernard qu'il était passionné de dessin, il en réalisa un illustrant le séminaire, et termina cette ultime journée en répondant, à propos de son projet, « le dessin c'est mon don. » et, à propos du séminaire, « au début, j'y croyais pas, mais, maintenant, je vois : chacun a pu découvrir ses qualités pour pouvoir faire son propre chemin. »

Mise au monde, mise en route

S.K. s'était dé-placé. Accroché à son histoire, à ses accidents, il en avait dit quelque chose et avait disparu, presque sur ces mots provocateurs⁴. Effacé. Mais, de retour, il avait tenté de —et réussi à— quitter sa place habituelle, se surprendre ; et par là nous surprendre dans le même temps.

Reparcourir, dans le cadre de cet article, ce moment vécu avec S.K., cela pourrait donner à son histoire une valeur exemplaire qu'elle ne possède pas. Sorti de Troisième et ayant quitté le collège, les nouvelles de S.K. ne sont pas bonnes. En fin d'année, il avait pourtant réussi à convaincre un de nos financeurs du séminaire (le Crédit Mutuel Enseignants) de lui donner la possibilité d'exposer plusieurs dessins dans l'une des agences proches de son domicile. Aux dernières rumeurs, S.K. aurait changé de chemin.

Cependant, il s'était tout de même passé *quelque chose* pour lui. Une petite chose qui l'a amené à dire des choses surprenantes devant ses camarades devant lesquels il préférait, le premier jour, briller par une grossièreté et un humour primaire plutôt que par sa créativité. Ce récit n'est donc pas un exemple mais illustre ce qui se joue, d'après moi, dans le cadre du séminaire Autographie – Projet(s) de vie.

Pourquoi est-ce si difficile de parler du séminaire et de ce qu'il s'y passe ? Même avec la meilleure volonté, lorsqu'on en parle aux élèves, et que toute question financière est résolue, on se trouve face à un impossible. Cet impossible à dire, à transmettre, c'est justement ce qui se jouera durant le séminaire et qui dépendra étroitement de celui qui s'y lancera. Pourquoi ? Parce que le dispositif imaginé par Françoise Bernard met en place une structure vide, ou plus exactement *disponible*, et cependant solide. Il appelle à identifier la place que l'on occupe dans sa vie, puis à se demander ce qu'on veut en faire. C'est ce que je nomme le dé-placement. Ce tiret pour donner à voir que, lorsqu'on se déplace, non seulement on *change* de place (on se déplace donc) mais aussi, un instant, on est amené à la *quitter* pour pouvoir s'en rendre compte (on se *dé*-place, on se défait de sa place).

Je voyais bien, confusément, et mes collègues enseignants aussi, que S.K. occupait une place qui l'immobilisait. Mais dire ce que c'était, seul lui pouvait le dire, et surtout en faire quelque chose.

.../...

⁴ Rappelons que le mot « provocation » contient la racine latine *vox* (la voix), et qu'il s'agit donc dans ce cas de faire voix, ou d'en appeler à répondre par la voix comme l'indique la définition du mot : « Exciter quelqu'un, le pousser, par un défi lancé ou par des outrances d'attitude ou de langage, à une action souvent violente et appelant elle-même une riposte. »

.../...

Le séminaire, par son dispositif et ses outils-jeux, permet de *donner du temps*, dans le *cadre d'un espace exceptionnel*, non pas matérialisé à coup d'objets ou de



techniques, mais par le biais de textes écrits et mis en scène par ceux qui vivent le séminaire, titillant les places qu'ils occupent.

C'est de cette manière que le séminaire interpelle nos racines et, en douceur, indirectement, cherche à amener celui qui chemine à dire quelque chose de ce qu'il sait, et dont il ne veut rien savoir. C'est pourquoi s'y côtoient la souffrance et le plaisir, la violence et l'humour. Ces quatre aspects humains sont autant de manifestations de ce que nous désirons... et de ce dont nous avons le plus peur... Désir et peur n'étant peut-être pas si opposés que l'on voudrait bien le croire.

Temps, espace et déplacement : ce n'est pas sans raison fondamentale (et j'écrirais même *fondatrice*) que le mythe du labyrinthe, de Thésée, du Minotaure et d'Ariane est le récit fédérateur des activités de ce séminaire. Ce mythe – CES mythes ! – sont des récits pleins de rebondissements et de symboles qui n'attendent que nos propres histoires intérieures pour reprendre vie. Ainsi, comme l'écrit très justement Christian Doumet : « le mythe ne pose pas de questions, n'avance pas de réponses : il désigne un lieu ; il désigne une aire entre les questions ordinaires et les réponses toutes faites. Cette aire est celle du non-savoir. »⁵.

C'est dans cet espace et ce temps donnés par ceux qui ont le courage d'investir pour le séminaire et de lui ouvrir leurs portes, que se glisse un espace *autre*, un temps *autre*, celui, intemporel, du mythe, qui laisse à celui qui va l'écouter – et donc l'entendre – la possibilité de s'y glisser. Glissement du sens, glissement de ce qui bouge et bout à l'intérieur de nous, et que nous passons notre temps à voiler. Glisser hors de notre cocon quotidien.

Lorsqu'on vient au séminaire, volontairement ou pas, on y arrive tenu en place par nos blessures, nos douleurs, nos réticences : tout cela a pris place en nous et qu'il n'est pas question de bouger. Bouger pour quoi ? Bouger de quoi, d'ailleurs ? Pas mal, pas peur, pas envie... Pas de projets, pas de rêves, pas de nouvelles : pas de problèmes. Quoi de neuf ? Rien que du vieux, du connu.

Ce n'est pas seulement affaire de coquetterie et surtout pas de capacité : c'est ainsi qu'on existe – tout du moins qu'on tente de le faire. En nous, demeure ce que Jacques Lévine a très heureusement nommé « le refus d'oublier »⁶. C'est ainsi qu'il désigne un refus chez les enfants et les jeunes (mais ne pourrait-on pas étendre ses observations au monde des adultes ?) de se montrer infidèle par rapport à la partie inacceptable, négative de soi. Une sorte de foi en nos accidents, en notre identité intègre et en toutes ces traces de ce qui s'est mal passé pour nous.

.../...

⁵ « Avant-propos » à *Littérature* n°156 : Effacement de la poésie ? décembre 2009. Dans la même revue, le philologue Kart Uiti écrivait, en février 1981 : « En soi, la *fabula* est creuse ; elle exige une ré-écriture. ». Extrait de « A propos de philologie », *Littérature* n°41 : Intertextualités médiévales

⁶ « Le refus d'oublier suivi de considérations sur la surmémoire du négatif, la pédagogie de l'image de soi et la méthodologie du "soutien au soutien" », extrait d'Alain Picquenot [coord.], *Il fait moins noir quand quelqu'un parle : Education et psychanalyse aujourd'hui*, collection Document, actes et rapports pour l'éducation, CRDP Bourgogne (2002).



Autographie – Projet(s) de vie : une voie pour vivre le nomadisme au cœur de l'humain

Parce qu'un échec, c'est une trace laissée. La trace d'un interdit à y revenir si l'on y reste bloqué. En même temps, y rester bloqué. C'est rassurant, c'est connu. Cela nous place, nous pose, nous repose. Dans ce cadre, on sait toujours où l'on en est.

Notre époque met en avant plus que jamais le mouvement. A tel point que, parfois, nous devenons non pas nomades – comme le prétendent les publicités pour les matériels portables – mais errants. Passant d'un endroit à un autre sans autre forme de procès, sans avoir été présents à ce que nous sommes, nous devons bouger, nous adapter. Plus déplacés qu'en déplacement. Et quoi de plus inquiétant que ce monde sans repères quand à l'intérieur de soi on ne retrouve pas le minimum vital de stabilité ?

C'est là que les institutions, mais celles qui permettent à l'être humain de se redresser de tenir debout, interviennent⁷. Mais ces institutions ont les yeux glacés des statues et leur surdité. Celui qui ne rentre pas dans le moule en est éjecté, marqué comme non conforme. L'école, de la maternelle jusqu'aux formations les plus longues, accentue ce phénomène. Y sommes-nous condamnés ? A quoi cela sert de faire tous ces détours, comme S.K., si c'est pour abandonner après ?

La petite chanson de Camélia Jordana le fredonne encore : « Non, je ne veux pas faire un tour. A quoi ça sert d'faire un tour ? [...] J'veux juste aller mal, y'a pas d'mal à ça. Traîner, manger que dalle, écouter Barbara. Je sais qu'il reviendra. »

Oui, cela revient. Cela, qui nous plombe, qui nous sombre, qui nous coince ou nous fait tomber. Nos enfers. Mais ayant traversé ce temps, cet espace et le glissement que permet le dé-placement, notre retour à la vie quotidienne ne peut plus être le même. Notre refus d'oublier peut devenir un vécu, qui laisse une trace, il est *Passé*. Il y a un avant et un après, parce qu'un instant, il y a eu coupure. Dé-placement. Un moment, on aura pu dire, comme S.K., *ceci* est mon don, et j'ai *cela* à faire. Ce qui ne veut pas dire qu'on le fera.

Comme le signale Quintilien : nous sommes, nous esprits humains, d'une nature « si active et si prompte » avec nos « regards de tous côtés » qu'on ne sait pas « se réduire à ne faire qu'une chose ». On peut espérer le dé-placement en demeurant rivé à notre place ; sans nous en rendre compte.

Ce sont de petits éléments insignifiants qui nous permettent ce compte-rendu : une chansonnette à la radio, une citation d'un pédagogue antique, une remarque de psychanalyste... Le séminaire croise tout cela parce que c'est déjà-toujours présent au cœur de chacun, et donc de ceux qui vivent le séminaire. Le séminaire ne fait que nous inciter à nous coltiner nos écritures mythiques. « Se coltiner » quelque chose, c'est le prendre sur son dos et le porter. *Autographie – Projet(s) de vie* peut nous y aider.

De tout temps, on s'imagine tel et tel. Plus encore quand on avance en âge. Apparemment, dans ce domaine, les adolescents n'ont pourtant rien à envier aux adultes, et *vice versa*. C'est sans doute pourquoi les ados nous parlent toujours, ils ont une forme de dimension mythique pour nous.

Se coltiner ce qu'on croit savoir sur soi, c'est rencontrer ces questions qui nous
.../...

⁷ Rappelons que le mot « institution » vient de la racine grecque *sto* qui a donné le verbe *stare* en latin ; verbe qui signifie « se tenir debout »... mais aussi « se tenir immobile ».

.../...



embarrassent le plus, et les regarder en face. On décidera peut-être de les affronter ou pas. Plus tard. Peut-être... (trop tard ?) Mais au moins, on ne dit plus qu'on n'y peut rien, qu'on est comme *cela* et que le monde est entièrement déjà écrit.

Il y a bien des endroits ou des gens qui proposent de mieux vivre sa vie.

Tant de gens, contre de l'argent ou toute autre forme d'intérêts, avides d'écrire à *notre place*, l'Histoire, notre histoire et la suite de notre vie. Ils ont pour argument publicitaire la promesse d'une harmonie avec *soi-même*, ses projets et de se sentir *plus* heureux.

Ce n'est pas ce que propose le séminaire. Même si certains mots que nous utilisons pour en parler peuvent y faire penser. Même si, quand on le vit, on est assez souvent content de ce qui s'y passe, de ce qui s'y joue, de ce qu'on y vit. Loin de proposer des formules écrites, le séminaire est un temps et un espace (rendus) *disponibles* qui, pour toute personne qui voudrait écrire quelque chose de sa vie (entendez écrire au sens large), permet de quitter un court instant sa place et d'entrevoir une possibilité, une chance à saisir, un risque à courir.

Laurent Carceles

Enseignant

Contacts : lcarceles@club-internet.fr

I.F.B., Institut d'innovation pédagogique – 33 rue Croulebarbe – 75013 PARIS – France

Tel : 01 45 87 30 62 – Port. : 06 19 55 68 43 – institutbernard@wanadoo.fr

www.institut-ifb.com